Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 4

Artikel: Miss Arabella : [suite]
Autor: Rosay, Adolphe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185657

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

vraiment comme cette tasse..... pleine de bonté (bon thé).

Et l'entourage de rire et d'applaudir à ce mot heureux.

En sortant de table, Fritz dit à son compagnon, sur un ton qui laissait percer quelque dépit :

— Tu sais touchours dire de cholies choses aux tames, toi..... Moi ché ne buis pas..... ché ne suis qu'un tête carrée..... mais attends seulement quand ché saurai mieux le vrançais !.... Ché veux aussi, gomme toi, dire des cholies choses aux tames.

Quelques semaines après, Fritz déjeunait à l'hôtel du Cheval-Blanc, à Bulle ; et tout en prenant son café au lait, il conversait aussi bien que mal avec la maîtresse du logis, toujours souriante et fort aimable.

Fritz grillait de lui dire quelque chose de flatteur. Tout à coup, il se souvient du mot d'Arthur à Neuchâtel, qu'il n'avait, paraît-il, pas très bien compris, et veut l'utiliser. Il saisit alors le moment favorable et dit à la dame avec son plus gracieux sourire :

— Matame, vous êtes gomme cette tasse... pleine de bon kâfé ! L. M.

Lo bourrisquo et lo fromadzo.

Dein lo vîlho teimps, lè régents n'aviont pas fauta d'étrè atant éduquâ qu'ora. L'est veré que n'étiont pas atant payî non plie. Poru que l'aussont bouna voix po bramâ âo prédzo et bouna man po mettrè lè noms âi chaumo et âi novés testameints, l'étâi tot cein qu'ein falliâi. Se dein lè z'aleçons lâi avâi on mot iô on bouébo crotsivè, lo régent lâi fasâi : « Châota-lo ! » quand lo savâi pas li-mêmo, et tot parâi tot allâvè bin. Ora, bîgre, n'est pequa cein ; dussont tot savâi et lè z'einfants assebin, que cein fâ que lo mondo n'est pas pî asse mâlin què lè z'autro iadzo, mâ on bocon pe crouïo.

Don po ein reveni âo vîlho teimps, lo régent dè la petite écoula dè Bullet étâi z'u moo et coumeint adon n'iavâi pas tant dè clliâo folhie d'avi, ni dè clliâo gazettès po démandâ dâi taupi, dâi menistrès, dâi grandzi et dâi régents, lo menistrè dè lé d'amont avâi tot bounameint démandâ du la chére se y'avâi cauquon que sarâi décidâ dè teni l'écoula et que faillâi allâ lo lâi derè. Ma fâi coumeint lo gadzo n'étâi pas tant gros : trâi crutz per dzo, nion ne s'ein tsaillessâi. Portant, à la fin, sè trovâ on coo que n'avâi jamé pu appreindrè lo meti de serejâo, po cein que l'étâi trâo béte, qu'allà à la cura po démandâ la pliace dè régent. Lo menistrè lâi vollie férè cauquiès démandès dâo catsimo, mâ lo gaillâ étâi tant toupin que ne desâi què daî folérâ, que lo menistrè lâi fe que cein ne poivè pas allâ et que ne faillâi pequa sondzi à cein.

Tot parâi cein eimbétâvè lo gaillâ, kâ n'aviont qu'on bourrisquo et qu'ena vatse et n'avâi pas prâo ovradzo por li et son pére, et portant faillâi que l'aussè oquiè à férè. L'allà devezà dè cein à son vesin, on bon vîlho, qu'étâi on hommo dè bon conset et que lâi fe : « Accuta, noutron menistrè est on bravo hommo, qu'âme gaillâ lè bertou ; tè faut lâi retornâ et lâi portâ dou fromadzo gras, vo dussa ein avâi, et coumeint t'és solet po postuslâ, tè vâo prâo bailli la pliace. »

L'est bon. Lo gaillâ met duès tomès dein on bissat, lè gangueliè su l'étsena de se n'âno et retracè à la cura. Tot parâi ein lâi alleint, sè peinsâvè : « Dou fromadzo, l'est portant bounadrâi ! se y'essiyîvo avoué ion !... » et arrevâ à la cura, l'ein preind ion, laissè l'autro dein lo sa et va vai lo menistrè.

— Bondzo, monsu lo menistrè, se fe, ye revegné vairè po cllia pliace et pi ein mémo teimps vo z'apporto on fromadzo gras.

— T'as bin dè la bontâ, mâ dianstre, n'est pas lo tot, l'est la cabosse que tè manquè !...

Enfin, aprés avâi prâo devezâ, que lo gaillâ sè recoumandâvè adé, lo menistrè lâi fe :

— Eh bin ! accuta, pisque t'as tant einvià d'étrè régent et que te m'as apportâ 'na bouna toma, tè bailléri la pliace, vouâiquie la man, mâ tè foudra veni vers mè, que tè diésso on pou coumeint on fâ l'écoula.

Et lo serejaô manquâ sè reintorna tot conteint à cambeïon su se n'âno et ein reimporteint l'autra toma.

— Et pi ? se lâi fe lo vesin.

— Oh ! câisi-vo, ye rapporto ion dâi fromadzo, kâ se lè z'avé bailli ti lè dou, lo bourrisquo et mè n'étiâ nonmâ.

Miss Arabella.

II

Lorsque miss Arabella rentra, sa figure avait repris son expression de sérénité habituelle. Elle salua avec un sourire de bienveillance les personnes réunies au salon.

— Qu'il fait beau ce matin ! s'écria-t-elle en s'adressant d'un ton doucereux à la jeune femme, sa belle-sœur, qui était assise devant un guéridon, une broderie à la main... C'est comme si le bon Dieu voulait arriver jusqu'à nous par l'entremise de ses plus parfaits ouvrages. Heureux celui qui entend sa voix !

La jeune femme ne répondit rien. Robert, qui, à son retour, s'était placé en face de sa belle-mère, avait peine à contenir son hilarité.

— Parmi toutes les voix qui parlèrent tout à l'heure à ma tante sous les grands arbres du parc, dit-il, le langage qui a dominé tous les autres a été celui de la cloche du déjeuner. Nous sommes à temps, n'est-ce pas ?

A cette incartade imprévue, lady Wilson ne put s'empêcher de partir d'un franc éclat de rire.

Mais le visage de miss Arabella prit son masque le plus sévère.

— Robert !... Vous médisez... Apprenez à modérer votre langue, mon enfant, car c'est un instrument dangereux.

— Ah ! si chacun en était convaincu comme moi !... répliqua l'impitoyable adolescent.

Et de nouveau ses yeux se tournèrent moqueusement vers sa tante.

Mais sa réflexion resta sans réfutation. Le maître de céans venait d'entrer.

Il paraissait beaucoup plus âgé que sa femme. Cependant le regard qu'ils échangèrent démontra que de part et d'autre la tendresse était égale.

— Bonjour, chère Maude, lui dit sir Wilson, en se débarrassant de sa gibecière et en lui pressant affectueusement la

main... Bonjour, Arabella... Quoi ! vous avez déjà fait la chasse aux fleurs !...

— Oh ! non. J'en ai ramassé une, répondit sa sœur d'un ton langoureux. Vous savez bien, mon ami, que je n'ai de ma vie eu le courage d'arracher ces pauvres innocentes de leur tige.

— Très bien ! très bien ! interrompit sir Georges Wilson qui redoutait une tirade plus ou moins philosophique. Nous n'ignorons pas que vous êtes fort sensible et tout à fait incapable de nuire, voire à un brin d'herbe. Toutefois cela ne doit pas vous empêcher, ce me semble, d'avoir faim ; — allons déjeuner !

— Oh ! l'homme doit-il vivre pour manger ? Le Seigneur n'a pu le vouloir ainsi.

Après cette édifiante observation, la bonne demoiselle prit néanmoins place à table et mangea tant et si bien qu'elle ne trouva pas moyen de joindre l'exemple au précepte, et, heureusement pour son entourage, la parole à l'action. Nul plat ne demeura intact à sa portée.

Le repas fini, elle insista pour prendre sa part de quelques occupations de sa belle-sœur, mais celle-ci s'y refusa constamment, et miss Arabella, horriblement froissée, se retira dans sa chambre.

Là, elle suivit le conseil de son coquin de neveu et mit la pensée dans un verre d'eau mélangée d'un peu de charbon de bois.

Puis elle se plongea dans mille rêveries plus sentimentales les unes que les autres, concluant toutes à faire payer cher à la pauvre Maude son bonheur dont elle se regardait frustée.

Quand et comment satisferait-elle sa soif de vengeance ? Voilà ce qui l'embarrassait bien encore un peu.

Tout vient à point à qui sait attendre, affirme la sagesse des nations. Elle aurait pu ajouter que les méchantes gens attendent généralement moins que les autres.

Notre tante vindicative trouva donc bientôt l'occasion d'épancher sa bile mesquine.

On sonna à la grille.

La sœur de sir Georges Wilson n'était pas précisément curieuse, mais elle aimait à tout savoir. Et puis il venait tant de monde chez son frère, et du monde souvent si peu connu ! Or il est bon d'avoir l'œil partout lorsqu'on tient à veiller avec sollicitude au bien-être d'une maison. On avait beau la rebuter, on avait beau lui cacher soigneusement tout ce qui concernait les affaires de famille, elle était décidée à rendre le bienfait pour l'injure, et à prouver ainsi d'une manière éclatante et péremptoire qu'elle chérissait son frère plus que personne, — plus que sa femme elle-même (cela va sans dire), et qu'elle souhaitait surtout son bonheur et celui des siens, dût-il paraître mécontent ou s'impatienter quand elle lui ferait perdre ses objections de la façon la plus aimable et la plus délicate.

Curieuse ?... encore un coup, elle ne l'était pas. Pourtant, au bruit de la sonnette, la croisée de son appartement s'entr'ouvrit doucement et le bonnet de la tante Bella s'y encadra.

— Quoi ! le facteur !... Maude ouvre elle-même. Elle guettait sans doute son arrivée !... Une lettre !

Miss Arabella fut forcée de s'asseoir une minute, tant était violente son indignation.

— Ne l'avais-je pas toujours dit ? murmura-t-elle. Elle a rougi ; elle a caché précipitamment ce billet dans son sein ! En vérité, cela ne présage rien de bon. Tiens ! voici qu'elle regarde à présent la fenêtre de la chambre de Georges pour voir s'il l'a aperçue. Oh ! l'hypocrite ! avec sa mine calme et souriante, elle espérait pouvoir me donner le change ! Et mon frère qui ne voit rien... qui l'adore ! l'imbécile !... O candide Maude ! il y a longtemps que je t'ai devinée, va ! Mes pressentiments ne me trompent jamais en pareille matière. Maintenant, j'en connais suffisamment. Oh ! que la société est corrompue et que de péchés il s'y commet !

Sur ce, n'ayant plus rien à voir, notre puritaine rentra la tête et ferma la croisée.

— Recevoir des lettres en secret ! continua-t-elle ensuite. Et de qui ?... De qui ? si ce n'est de... mais non, cela serait trop horrible... Je n'y puis songer sans frémir... O mon pauvre frère ! ô malheureux Georges ! comme je voudrais pouvoir détourner les coups qui te menacent !... Comment te désabuser seulement !... Et néanmoins, si pénible qu'il soit pour moi de vous arracher le bandeau qui vous couvre les yeux, ma conscience m'impose cette tâche, je n'y faillirai pas ; je démasquerai la coupable, dussé-je surveiller ses démarches nuit et jour... Je veux savoir et je saurai.

— Quoi donc ?

— Vous êtes bien hardi, lecteur, de me le demander !

Une personne d'expérience comme la tante Bella ne pouvait douter sans motifs plausibles de l'inconduite de sa belle-sœur. Il était de son devoir de chrétienne de séparer le bon grain de l'ivraie ; ce qui, dégagé de son langage mystique, signifiait qu'elle devait accuser sans preuves, mais condamner avec certitude. Assurément, elle ne menait pas une existence inutile. Sa passion de dévoiler les secrets — ou les prétendus secrets — des autres provenait de son zèle pour le bien, de son ardeur pour la vertu. Elle repoussait sans transaction tout ce qui lui paraissait malséant et faisait une guerre acharnée au vice, sous quelque forme qu'il se permît de se présenter. Beaucoup d'incrédules prétendaient que cette conduite était inspirée par la dévotion méticuleuse et outrée de la vieille fille, mais bien peu en scrutaient la véritable source, — l'envie.

Or, ce jour-là, la sœur grincheuse de sir Wilson garda la chambre toute la journée, sous prétexte d'une atroce migraine ; mais, en réalité, pour pouvoir, à l'aide de raisonnements pleins de finesse et de fondement — à ce qu'elle s'imaginait — trouver le fil de l'intrigue ténébreuse qu'elle voulait à tout prix découvrir. (*A suivre*).

Sur le Grand Pont :

Ote-toi donc, butor ! ne vois-tu pas que tu me marches sur les pieds ?...

— Parbleu, m'sieu, où voulez-vous que je marche, ils tiennent tout le trottoir.

Il ne faut certes pas rire avec la mort. Néanmoins, vous auriez ri comme moi, s'il vous eût été donné de voir comme je l'ai vu, l'autre jour, sur les volets fermés d'une boutique habitée par un charbonnier auvergnat :

Fermé pour cause de dechet.

Le mot de la charade précédente est : *Univers*. La prime a été gagnée par Mlle Joséphine Décombaz, à Lausanne.

Enigme.

Par les fiers chevaliers jadis mis en avant,
Je leur sauvais mainte taloche,
Et j'aide encore assez souvent
Leurs humbles descendants qui m'ont mis dans la poche.

Théâtre. — Notre troupe théâtrale sera sans doute vivement applaudie demain dans la *Belle Hélène*, dont une nouvelle représentation a été partout demandée. La musique de cet opéra-bouffe, qui est une des meilleures partitions d'Offenbach en ce genre, est toujours vive, pétillante, pleine d'entrain. Le succès de la *Belle Hélène*, dit un chroniqueur de Paris, est un des plus grands que puissent compter les Variétés ; après avoir tenu l'affiche pendant une grande partie de l'année elle a été reprise quelques mois plus tard avec le même bonheur. — Le spectacle commencera par *Un chapeau de paille d'Italie*, grand vaudeville en 4 actes. — Rideau à 7 1/4 h.

L. Monnet.

PIANOS GARANTIS
J.-S. GUIGNARD et Ce
32, Grand-Saint-Jean, Lausanne.
Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*
HARMONIUMS